

XYZ. La revue de la nouvelle

Saveur béton

Benoît Larose



Numéro 62, été 2000

Hommage à Sylvaine Tremblay

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4197ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larose, B. (2000). Saveur béton. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (62), 34–36.

Saveur béton

Benoît Larose

Le visage encore engourdi par le froid d'une aiguille, je me suis fait un royaume d'une ruelle. Le temps se cristallise et transforme chacun de mes mouvements en un combat perdu d'avance. L'air est lourd d'un orage qui tarde à choir sur ma vie. C'est en titubant que j'ai entrepris le long périple qui doit me ramener chez moi. La pulsation d'une sirène se mélange délicieusement avec les battements de mon cœur. Elle me rappelle ma course folle, l'urgence de vivre. J'ai grillé tous les feux sur mon passage. Je regrette seulement de n'avoir nulle part où aller. J'ai laissé derrière le confort tranquille d'un regard amoureux pour me perdre dans les méandres bétonnés de la ville. Je m'arrête, hésitant entre l'exil et le mensonge. J'aurais dû lui répondre.

Je ne sais plus comment j'ai connu Sophie. Probablement au détour d'un de ces délires qui peuplent ma jeunesse. J'ai grandi en banlieue. La vraie banlieue plate où rien ne se passe. C'est là que je l'ai rencontrée. Je ne me rappelle plus quand ni dans quelles circonstances, mais qu'importe. Je n'ai connu que son absence. Chaque fois que nous étions ensemble, je ne pouvais que voir la distance qui nous séparait. J'aurais aimé la toucher, lui faire goûter la vie par la complicité d'un silence. Malgré tous mes efforts, un abîme était là pour accueillir chacun de mes gestes et chacune de mes paroles. J'ai perdu Sophie parce que je n'ai pas su lui faire voir que j'étais seul. Je l'ai perdue parce que j'étais un mauvais amant. Je suis alors parti pour la ville. Entre l'université et ces soupirs achetés au coin des rues, j'ai tenté de l'oublier.

Pourquoi m'a-t-elle appelé ? Trois ans d'errance ne m'ont pas donné la force de raccrocher. Malgré toutes ces heures passées à réfuter l'évidence dans les salles de cours, je n'ai rien saisi. Malgré tout ce métal venu polluer mon sang, je me suis laissé séduire par un rêve. Oui, j'ai fui. J'ai passé les trois dernières années à mettre un voile entre le jour et moi. J'ai appris à aimer les lézardes qui m'entourent. Je leur ai donné une saveur intellectuelle ou un

parfum psychédélique. Il n'a suffi à Sophie qu'un seul coup de téléphone pour balayer la fumée qui me sert d'univers. Elle était heureuse et moi, menteur. Nous avons parlé longuement d'un ton faux et monotone. Elle m'a dit qu'elle s'était trouvé un emploi en ville et y habitait depuis le début de l'automne. Elle voulait me revoir, s'assurer que j'allais bien. J'ai dit oui. Je n'aurais pas dû. Probablement que, moi aussi, je voulais savoir si j'allais bien. Maintenant, je sais.

C'est ce soir que j'avais rendez-vous avec Sophie. Elle m'attendait vers sept heures pour souper. Malgré l'envie, c'est l'esprit clair que je me suis présenté à son appartement. Elle m'a ouvert, radieuse. Un doux parfum de basilic l'embaumait. Je l'ai embrassée comme on caresse un souvenir qui s'atténue. Elle était belle. J'avais chaud. Après avoir entamé la bouteille de vin que j'avais apportée, nous avons parlé du passé. Sa présence me rappelait avec amertume ce qui m'avait échappé. Elle était si douce et naïve. Je ne savais comment agir. Chaque parole que je prononçais me semblait gauche. Tous mes gestes me semblaient un aveu. Trois ans d'exil et je tremblais encore devant elle. J'ai vaguement parlé d'un travail scolaire pour expliquer ma nervosité. Elle m'a souri, puis nous sommes passés à table.

J'ai bien tenté de réprimer les vertiges qui me prenaient, mais la revoir me faisait douter du temps. L'idée de m'être trompé durant toutes ces années me donnait des nausées. Sophie m'a demandé pourquoi je ne touchais pas au repas, je lui ai répondu que j'avais déjà mangé. Encore une fois, elle a souri en silence. J'ai quand même accepté le café qu'elle m'a offert. Toute la soirée, nous avons parlé de nos souvenirs communs. C'est sans préambule qu'elle m'a dit :

— Veux-tu faire l'amour ?

À partir de ce moment, ma respiration est devenue douloureuse. L'air s'était empreint de regrets et me brûlait la gorge. J'aurais pu loger plusieurs vies d'hommes dans les quelques instants qui ont suivi cette question. Elle me regardait, m'attendait. Je ne savais que faire. J'aurais dû lui répondre.

Du fond de ma ruelle, je contemple les nuages. Sous moi, la terre se précipite dans l'espace. Au gré du hasard, elle m'attire

avec elle. La chute est douce dans les effluves de la ville. Il est si simple d'être libre lorsqu'on est seul. Sophie n'a pas compris pourquoi je suis parti sans rien dire. Je n'en suis pas sûr moi-même. Sur le seuil de la porte j'ai eu envie de lui dire, mais je n'en ai pas eu le courage. Trop d'années à ne savoir comment l'aimer m'ont condamné à ne plus en être capable. Elle n'espérait qu'un simple sentiment partagé. C'est sans lui vouloir de mal que je lui ai offert. Je lui ai fait découvrir cet abîme entre nous. En quittant son appartement pour le froid de la nuit, j'ai senti la sueur qui baignait mon visage. J'étais très conscient d'avoir perdu Sophie à tout jamais.

En avançant dans la rue, je caressais la fiole dans ma poche de chemise. Les façades des immeubles s'écartaient pour me livrer passage. Je me suis retrouvé dans cette ruelle humide et sale sans même m'en rendre compte. Il y a longtemps que je n'ai vu la ville sous cet angle. C'est fou ce qu'une ruelle malodorante peut vous faire regretter la banlieue. Pourtant, c'est le seul endroit qui me reste. J'avais hâte de retrouver la paix de la rumeur citadine. Je me suis déniché un coin tranquille à l'ombre d'une poubelle pour m'asseoir. J'ai passé ma ceinture autour de mon bras en la serrant avec mes dents. Je n'ai trouvé ma veine qu'au troisième essai. Du coup, une simple ruelle s'est transformée en labyrinthe peuplé de mystères. Mon corps s'est dissout dans l'humidité de l'air. La terre a repris sa chute et je l'accompagne. La douceur de la fuite, c'est qu'elle se savoure seul. Elle nous enivre par la distance qui nous sépare des autres. J'ai renoncé à Sophie pour aller de l'avant. J'ai eu tort de croire pouvoir la retrouver. Au bout d'une seringue, j'ai troqué ma virilité contre l'oubli.

J'aurais dû lui répondre : « Je ne peux pas. »